



Beatles, Beach-Boys : trajectoire comparée

Paul Hucheloup

Pour citer le travail publié sur le site internet du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP : Hucheloup, Paul « Beatles, Beach-Boys : trajectoire comparée », *CRNFP*, Articles Culture du monde, 2025, www.crnfp.com. *date de la consultation sur le site web*.

Fichier pdf généré le 26/05/2025

À savoir : Les travaux consultés et téléchargés sur le site du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP sont protégés par la politique du site web CRNFP et les termes et conditions d'utilisation du site internet du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP. Consultez ces termes et conditions à l'adresse www.crnfp.com à tout moment (©).
Vous devez faire preuve d'honnêteté intellectuelle et citer les travaux utilisés.

Le site internet du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP est représenté par un nom de domaine, ses conditions légales sont présentées sur le site internet conformément aux obligations et lois internationales et européennes.

Beatles, Beach Boys : trajectoire comparée

"Beatles, Beach Boys: a comparative path"

Par Paul HUCHELOUP-CAILLY

Dans cet article, nous tenterons d'analyser et de comparer les trajectoires des Beach Boys et des Beatles entre 1963 et 1970. Il s'agira d'appréhender la rivalité artistique qui a permis la naissance de chef-d'œuvres comme *Pet Sounds* ou *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*. Nous nous arrêterons en particulier sur le lien unissant Brian Wilson à Paul McCartney, tout en revenant finement sur les âges d'or des carrières de ces groupes, en les reliant au contexte de l'époque.

Cet article constitue un essai, toutes les références d'albums et d'ouvrages seront indiquées en notes de bas de page.

Si la mainmise créative des Beatles est incontestable sur la totalité des années 1960, il y eut bien un groupe pour leur faire une légère ombre sur ce terrain américain qu'ils rêvèrent longtemps de conquérir. Deux noms stupides, deux destinées légendaires, refaçonnant encore aujourd'hui la pop music. Formés à Hawthorne, California, les Beach Boys, malgré les stéréotypes que l'on nourrit souvent à l'égard de leur musique, ont participé à la révolution musicale au même titre que les quatre de Liverpool, les inspirant même de nombreuses fois. L'objectif va être ici de revenir sur le travail de ce groupe quelque peu oublié, afin de remettre en perspective sa carrière et celle des Beatles, et de comprendre l'émulation artistique qui lia les deux groupes, et surtout Paul McCartney et Brian Wilson.

Contexte

L'arrivée des Beatles sur le sol américain fin 1963 relève de la surprise miraculeuse pour eux. Sans trop savoir ni comment ni pourquoi, leurs singles se sont classés dans le haut du hit-parade, dépassant tout et tout le monde ; leurs albums se vendent à présent par camions et la radio ne fait que matraquer « *I Want To Hold Your Hand* », véritable cheval de Troie pour la pop britannique aux États-Unis. C'est ironique quand on connaît les influences des Beatles, biberonnés au rock'n'roll d'Elvis Presley, de Chuck Berry ou de Buddy Holly. Les Anglais arrivent sur une terre vierge de ce genre de succès planétaire ; on peut clairement parler de révolution culturelle. Scènes d'hystérie dans les rues, foules immenses : un culte se développe autour de la musique des Beatles. Face au succès soudain, ils quittent la petite maison de disques Vee Jay pour la major Capitol. Le *Ed Sullivan Show* où ils apparaissent change la vie de bien des artistes en devenir, musiciens ou autres. À ce sujet, le documentaire récent *Beatles '64* illustre bien cet aspect de tsunami culturel qui profitera à bien d'autres groupes de la «British Invasion», Rolling Stones et Who en premier lieu.

Avant l'Amérique, c'étaient les chansons d'Elvis, de Phil Spector, de la Tin Pan Alley et des crooners à la Sinatra. La country reste confinée à certaines zones géographiques, et la soul demeure encore confidentielle, réservée à une clientèle d'initiés, tandis que le folk pointe timidement le bout de son nez dans les clubs de Greenwich Village. En réalité, un seul groupe aurait pu concrètement s'opposer à l'ascension des Beatles : les Beach Boys. Tout oppose les deux formations, d'abord au niveau géographique, les Beatles arrivant de la grise et humide Liverpool, nord de l'Angleterre. Ils ont grandi avec la mer du port de commerce, aux effluves polluées d'essence. Les Beach Boys, quant à eux, arrivent de la banlieue de Los Angeles, grandissant sous le franc soleil californien et avec l'océan des surfeurs, des filles en bikini. Les Beatles sont quatre amis ; les Beach Boys sont une famille. Composé de trois frères — Brian, Carl et Dennis Wilson —, de leur cousin Mike Love et de leur ami commun Al Jardine, le groupe fonctionne au début sous la direction partagée de Love et Brian Wilson. Le premier écrit des paroles attirantes, ayant pour thème le surf, le soleil, les filles ou les voitures ; le deuxième rend ces mots intemporels par la musique qu'il imagine, compose, orchestre et produit. Le groupe entier participe aux harmonies angéliques à cinq voix qui font la signature des Beach

Boys, directement inspirée par The Four Freshmen, groupe vocal qu'affectionne particulièrement Brian Wilson.

Brian Wilson ?

Si Phil Spector ¹est le Mozart de la pop, alors Wilson est le Gershwin de cette même discipline. Doué dès son plus jeune âge, il commence à harmoniser avec ses frères dans leur chambre d'enfance, à jouer avec eux dans des groupes au lycée. Il joue au football, sort avec des filles, se rend dans la grande maison des parents de Mike Love pour faire de la musique avec lui : il profite de la jeunesse dans les années 1950. Cependant, ses chansons ne sont pas qu'une petite passade, et tout le monde s'en rend compte. Sous l'impulsion de son père Murry, le groupe s'assemble et enregistre ses premiers titres. D'abord succès confidentiel autour de Los Angeles, l'attention nationale se tourne rapidement vers ces garçons aux chemises à carreaux chantant l'océan, le surf, les filles et les voitures de sport. Ils ont l'air terriblement bien comme il faut, pas comme ces voyous des Rolling Stones, arrivant dans le sillage des Beatles. Les hits s'enchaînent, aux titres évocateurs : « Surfin' », « Surfin' USA », « Surfer Girl », « I Get Around », tous de la main musicale de Wilson. On prête encore aujourd'hui une réputation de sur-légèreté à leurs sons et à leurs paroles, loin des fleuves dylanien ou des complaints lennoniennes. Néanmoins, une profondeur émerge déjà, révélatrice du réel état d'esprit de Brian Wilson, qui s'interroge au-delà de son surf. Mike Love veille toutefois à ce qu'il ne s'éloigne pas trop de la « formula » évoquée plus haut. Le groupe est signé chez Capitol, comme Frank Sinatra ou... les Beatles.

Que faire face à un raz-de-marée ?

En vérité, c'est surtout Mike Love qui s'inquiète de l'arrivée du groupe anglais. C'est la fin d'une ère, et il en est bien conscient, trouvant toujours une occasion de rabaisser ses adversaires en public, qualifiant leur musique de médiocre et de minable. Cependant, comme souvent en musique, les tensions sont souvent exagérées, et Brian Wilson voit cette nouvelle concurrence comme un défi : faire mieux qu'eux, toujours mieux, répondre à chaque avancée par un nouveau surpassement.

Sa tâche n'est pas aisée : les Beatles sont quatre, dont trois compositeurs de grand talent. Chacun joue d'un instrument qu'il maîtrise pleinement, l'un est même multi-instrumentiste, pas comme les Beach Boys qui ont régulièrement profité des services du Wrecking Crew², les meilleurs musiciens de studio de Los Angeles. De plus, leur amitié et la cohésion créées par les longs mois à arpenter l'Angleterre et par leur résidence à Hambourg semblent bien parties pour résister à la folie américaine. Les Beatles sont portés par un manager, Brian Epstein, et par un producteur, George Martin, figures de sagesse, conscientes de leurs choix. Brian et son père sont seuls aux commandes, et compte tenu de la mainmise du second sur le premier, s'accorder ne sera pas facile. Cela est sans compter qu'on retrouve dans un coin du ring l'un des tandems d'auteurs-compositeurs les plus talentueux de l'Histoire, John Lennon et Paul McCartney. Les

¹ L'influence de Spector sur Brian Wilson n'est plus à démontrer. Il rappelle de nombreuses fois dans son autobiographie que son single préféré est « Be My Baby » des Ronettes, produit par le même Phil Spector, utilisant sa technique du Wall Of Sound, créant ainsi des « symphonies mono ». Wilson aura l'occasion d'observer son maître à l'ombre et de s'offrir un droit de réponse à « Be My Baby », « Don't Worry Baby » sorti en 1964.

² Un livre entier pourrait être consacré aux musiciens du Wrecking Crew et à leurs contributions. Ils ont contribué à façonner le son moderne des Beach Boys tout en continuant à travailler pour notamment Phil Spector.

qualités littéraires et sonores de leurs chansons ne sont plus à prouver, et les deux profitent d'un don qu'ils semblent tous deux avoir reçu. Alors, deux contre un : Brian tente le coup.

Dépression, prémices d'une influence

Le passage américain des Beatles sera un succès sans précédent. Dans ces États-Unis post-Kennedy, leur présence est une réelle parenthèse de fraîcheur. Leur réussite commerciale est exceptionnelle, faisant pâlir de jalousie leurs contemporains. Cela nourrit une profonde réflexion chez un Brian Wilson de plus en plus en proie à la dépression. Le contrat avec Capitol impose aux Beach Boys de livrer quatre albums par an, sans compter les singles, qui doivent naturellement tous se révéler être des hits. Le seul compositeur du groupe a du mal à tenir la cadence, sans parler des incessantes tournées auxquelles l'astreint le reste du groupe. Finalement, Brian s'écroule et craque dans l'avion qui emmène le groupe vers un concert à Houston. Victime d'une sévère dépression nerveuse, il annonce aux autres qu'il ne veut plus jouer sur scène, qu'il veut « arrêter ». Cela n'est néanmoins pas si simple, mais il est vite convenu que Brian soit remplacé sur la route, afin qu'il puisse rentrer et rester à Los Angeles pour se concentrer sur les nouveaux sons qui bouillonnent dans sa tête. Le génie s'enferme dans sa tour, sa maison californienne dans laquelle il fait installer un bac à sable au milieu du salon, y plaçant son piano.

L'écoute approfondie des Beatles le convainc de s'affranchir des thèmes de prédilection des Beach Boys pour s'aventurer vers des terrains plus risqués. Les premiers essais sont techniques, travaillant plus profondément les orchestrations de leurs prochains succès avec l'aide du Wrecking Crew et sous l'influence de substances hallucinogènes. La nouvelle recette, malgré les réserves de Mike Love, fonctionne néanmoins, et des titres comme « Barbara Ann », « Help Me, Rhonda » ou le classique « California Girls » (meilleure chanson de Brian selon lui-même) font carton plein, permettant à Wilson & Co de se maintenir dans la course face à l'invasion britannique menée par les Beatles.

Du côté anglais, la cadence que leur impose Epstein n'empêche pas le groupe de continuer à innover. McCartney, notamment, s'affranchit des carcans du rock pour inventer la pop à l'anglaise. Les Beatles commencent de plus en plus à apprécier les capacités du studio comme instrument de musique à part entière, permettant l'exploration de sonorités absolument inédites. Inversant le fade-out sur « Eight Days a Week », ils créent un nouveau type d'introduction ; Lennon, posant sa guitare trop près de son ampli, se rend compte des possibilités du larsen, l'incorporant au début de « I Feel Fine »³. La découverte de l'œuvre de Bob Dylan bouleverse également l'œuvre des Fab Four⁴, leur faisant découvrir la marijuana. Son ombre est particulièrement présente sur *Help!*⁵ et surtout sur *Rubber Soul*⁶. C'est une charnière, tant pour le groupe que pour ses fans. C'est le premier album des Beatles à proposer une narration, un concept qui dure tout au long du disque, loin des assemblages hétéroclites de chansons à succès dont étaient coutumiers les albums de l'époque. Les Beatles posent réellement leur musique pour la première fois, se laissant aller à une certaine introspection : ces deux ans furent réellement épuisants pour eux, et ils s'accordent un regard en arrière. Les innovations sur *Rubber Soul* sont nombreuses : basse fuzz sur « Think for Yourself », piano accéléré sur « In My Life », orgue Hammond sur « You Won't See Me ». C'est aussi la première apparition

³ Jimi Hendrix fera du larsen une composante majeure de son jeu de guitare

⁴ Surtout John Lennon en réalité, qui traversa alors sa « période Dylan », marquée par des titres comme « You've Got To Hide Your Love Away » ou « Girl ».

⁵ The Beatles, *Help !*, EMI Parlophone, 1965

⁶ The Beatles, *Rubber Soul*, EMI Parlophone, 1965

du sitar, sur le « Norwegian Wood » de Lennon, joué par George Harrison, qui passera le reste de sa vie à développer sa passion pour la musique indienne.

En somme, ce disque marque un nouveau cap pour les Beatles et pour leurs fans. Beaucoup seront d'abord surpris, voire choqués, mais apprendront à aimer cet album capital. Le plus surpris, sans doute, est Brian Wilson. Il est absolument terrassé par le nouvel album des Beatles, dépassant tout ce qu'il avait entendu jusque-là. Si les quatre de Liverpool ont fait fort, à lui de faire encore plus fort.

Pet Sounds, une réponse calibrée.

La foudre ne frappe jamais au même endroit, mais il peut lui arriver de frapper plusieurs fois. Concernant *Pet Sounds*⁷, elle a frappé treize fois la tête du pauvre Brian, accouchant d'autant de chefs-d'œuvre qui constituent le nouvel album des Beach Boys. Un pur écrin de pop californienne baroque, ne se refusant rien, servi par une production magnifique et des musiciens au sommet de leur talent. Il est en réalité difficile de parler de *Pet Sounds* sans passer par ce qui a toujours été dit, mais il est clair que nous sommes en face d'un des plus grands albums de tous les temps.

Wilson a eu le temps de peaufiner ses méditations. Alors jeune marié, il se rend compte que cette union n'était peut-être pas une si bonne idée que cela, réalisant les sentiments qu'il nourrit à l'égard de sa belle-sœur. De plus, si l'enregistrement de *Pet Sounds* marque une trêve avec ses démons, sa dépression chronique ne le laissera jamais tranquille. En réalité, l'enfance de Brian n'est pas si chatoyante qu'on a pu la décrire. En effet, Murry Wilson, son père, a quelques difficultés à canaliser des pulsions violentes dont son jeune aîné fait souvent les frais. Ainsi, si Brian est effectivement doué de l'oreille absolue, il est également sourd de l'oreille droite, à cause d'une gifle de son père lorsqu'il était adolescent. C'est lui qui pousse son fils à toujours aller plus loin, peut-être par frustration liée à sa propre absence de talent musical. Lorsque la tête pensante des Beach Boys commence à s'affranchir des canons et à élaborer sa propre musique, la première étape a été de virer Murry Wilson, causant une brouille durable entre lui et Brian. Jamais vraiment sevré en réalité, il continue malgré cette ambiance délétère à consulter son père, qui déteste la nouvelle musique imaginée par son fils, le rabaissant et l'enfonçant plus encore dans le marasme de sa dépression.

Pet Sounds comme échappatoire, donc. Avec l'aide du Wrecking Crew et du parolier Tony Asher, Brian Wilson porte ses méditations sur l'amour dans une autre dimension. Quand les autres Beach Boys rentrent de tournée pour découvrir le travail de Brian, les réactions sont mitigées. Personne ne comprend vraiment ; les autres Wilson (notamment Carl) prennent le parti de leur frère, tandis que Jardine et Love⁸ se plaignent des changements de thématiques. Où sont le surf et les voitures ? Aucun retour en arrière possible. Tout le monde se met néanmoins au travail et, porté par le single « Sloop John B », l'adaptation d'un chant de marin, *Pet Sounds* arrive dans les bacs en 1966. Les critiques sont unanimes : chef-d'œuvre, à l'égal des Beatles et de tous les autres, de la magie sur un disque. Cependant, le public ne s'y

⁷ The Beach Boys, *Pet Sounds*, Capitol Records, 1966

⁸ On prête à Mike Love une formule amusante dont est dérivé le titre de l'album : "only the ears of a dog would hear it", faisant référence au fait que les chiens peuvent saisir des sons que les humains ne peuvent entendre. Cette légende fait certainement référence au perfectionnisme de Brian Wilson en studio, peaufinant à n'en plus finir les harmonies de ses comparses. Mike Love a toujours été plus dans la spontanéité...

retrouve pas, et le disque est le premier flop des Beach Boys aux États-Unis (tandis que l'album fait un tabac en Angleterre, ironique, n'est-ce pas ?)

Brian Wilson invente la dream pop sur « Wouldn't It Be Nice » ou « That's Not Me », et, inspiré par le « Yesterday » de McCartney, il s'offre un quatuor à cordes sur « Don't Talk ». Il écrit « God Only Knows », qu'il confie à son frère Carl, tandis qu'il innove sur l'instrumental « Pet Sounds », incorporant des effets sonores alors jamais entendus dans la musique pop. Mixant l'héritage de Phil Spector et des Beatles de *Rubber Soul*, Wilson propose certainement l'album le plus capital des Beach Boys. Le décrire précisément, en raconter son enregistrement nécessiterait bien plus qu'un article. Les Beatles, en plein enregistrement de *Revolver*, sont soufflés par *Pet Sounds* et se retrouvent un peu pantois. Comme Wilson face à *Rubber Soul*, Paul McCartney le prend comme un défi personnel.

Les progrès de *Revolver*⁹ n'égalent pas l'immense saut en avant du nouvel album des Beach Boys. Lâchant la marijuana pour l'acide, les Beatles offrent au monde un album corrosif et passionnant. George Harrison est placé au premier plan, composant trois chansons, tandis que Lennon signe le drone « Tomorrow Never Knows » et l'onirique « I'm Only Sleeping ». C'est McCartney qui pousse le plus loin, preuve de l'imposition progressive de son leadership. « Eleanor Rigby », « Here, There and Everywhere » ou encore « For No One » constituent toujours aujourd'hui des chefs-d'œuvre de pop baroque. *Revolver* marque une nouvelle étape dans l'expérimentation : il est dit que chaque son sur cet album fut essayé à l'envers, certains restant même dans le résultat final.

1966, c'est aussi l'année où les Beatles abandonnent les tournées pour se consacrer pleinement au travail en studio. Jouant dans des arènes de plus en plus grandes, les garçons ne s'entendent plus jouer, couverts par les cris de la foule en délire. De plus, cette configuration ne leur permet pas de rendre justice à leurs nouveaux morceaux : ils quittent donc la scène pour ne jamais y revenir (du moins, pas en tant que groupe).

Sgt Pepper's, KO technique ?

Une simple hallucination auditive aura donné à Paul McCartney l'idée qui allait bouleverser à jamais le monde de la pop music. Dînant dans un avion au-dessus de l'Atlantique, une personne de son entourage lui dit : « Can you pass me the salt and pepper ? », Paul croit entendre la formule sans sens « Sergeant Pepper », naissance du concept qui irriguera le nouvel album des Beatles. Celui-ci est simple : si le groupe ne veut plus partir en tournée, alors une formation d'alter ego le fera pour lui : le Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band. Le disque sera structuré en un concert fictif, un vrai trip psychédélique allant de l'intro au rappel. Le reste du groupe est enthousiasmé par la proposition de Paul et les résidences à Abbey Road commencent sous la direction de George Martin.

Sous la pression d'Epstein, les Beatles accordent un single au public, révélateur de la nouvelle direction que prend leur musique. « Strawberry Fields Forever » et « Penny Lane » sont des révolutions et contribuent à populariser la pop baroque et psychédélique, dont se serviront avec grande aisance les Kinks ou les Zombies¹⁰. De retour à Liverpool, Lennon et McCartney évoquent avec tendresse et nostalgie les lieux de leur enfance, déconstruisant la notion de chanson telle que l'on avait pu la connaître jusqu'ici. Ils ne font que préfigurer le nouveau

⁹ The Beatles, *Revolver*, EMI Parlophone, 1966

¹⁰ Sur respectivement *Something Else By The Kinks* (1967) et sur *Odessey And Oracle* (1968)

tsunami que sera *Sgt. Pepper*¹¹. Six mois de studio (durée inédite à l'époque) seront nécessaires à cette nouvelle transgression artistique, où de nombreuses expérimentations menées par les ingénieurs de chez EMI vont marquer à long terme l'enregistrement. Par exemple, on assiste à la première synchronisation de deux magnétophones 4 pistes, démultipliant les possibilités d'enregistrements pour superposer les orchestrations. Paul McCartney prend définitivement l'habitude d'enregistrer sa basse en overdub¹², c'est-à-dire après que la structure de la chanson ait été posée, lui permettant de travailler sa partie en profondeur, affranchissant la basse de son simple rôle rythmique. Les chansons de *Sgt. Pepper* atteignent une toute nouvelle dimension : ode au LSD à peine cachée sur « Lucy In The Sky With Diamonds », à l'amitié sur « With A Little Help From My Friends », récit d'un départ douloureux sur « She's Leaving Home », délire orchestral d'avant-garde sur le pinacle « A Day In The Life » : nombreux sont ceux à dire qu'il faudrait garder cet album s'il fallait en choisir un des Beatles.

Sorti sous sa pochette pop signée Peter Blake, *Sgt. Pepper* révolutionne le monde et s'impose comme bande-son du Summer Of Love, phénomène surtout circonscrit aux États-Unis. La jeunesse s'affranchit de l'autorité capitaliste et parentale et profite de son oisiveté sous le soleil en écoutant de la musique pop. S'affichant dans les derniers habits à la mode de Carnaby Street, les Beatles contribuent à influencer le mouvement hippie, même vestimentairement parlant. C'est naturellement un nouveau succès commercial sans conteste.

Mais *Pepper* signe tout de même la fin de l'aventure collective des Beatles, Lennon, perdu dans un mariage à la dérive et dans les acides, a perdu sa place de leader, aussitôt récupérée par le perfectionniste et trop pop McCartney, ce qui a tendance à lasser ses collègues. Ce sont les graines de la discorde, influencées également par le décès de Brian Epstein, qui éclosent trois ans plus tard. L'influence de *Pet Sounds* se ressent sur chaque piste du nouvel album des Beatles, il s'agit pour les Anglais d'égaler la prouesse de l'Américain. McCartney s'affranchit du format rock pour laisser place à des instrumentations plus douces et travaillées, direct héritage de Brian Wilson sur leur musique, tout en lui insufflant un côté anglais, particulièrement audible dans la ritournelle « When I'm Sixty Four ».

Le pauvre Brian, par ailleurs, est soufflé par *Sgt. Pepper*, tout lancé qu'il est dans son nouveau projet, celui qui causera sa perte : *Smile*.

Smile : possible non advenu

Le nouveau projet wilsonien aurait dû enterrer les Beatles, ou du moins les pousser à aller encore plus loin. Brian travaille sans relâche, à peine soutenu par le reste des Beach Boys (à l'exception marquante de son frère Carl). Il a changé de parolier, a engagé le poète surréaliste Van Dyke Parks pour mettre des mots sur ses maux musicaux et convoque régulièrement le Wrecking Crew pour des séances d'une grande intensité.

Comprendre l'échec de *Smile* n'est pas comprendre une démotivation, c'est comprendre un pétage de plomb en règle. Cela faisait des années qu'on le voyait venir, Brian se droguait de plus en plus, buvait comme jamais, mais il continuait à composer. C'est pendant les séances de *Smile* que Brian a disjoncté, avant que ce projet ne devienne une des meilleures arlésiennes de la musique pop.

¹¹ The Beatles, *Sgt. Pepper's And The Lonely Hearts Club Band*, EMI Parlophone, 1967

¹² Technique inspirée par le son inimitable des musiciens de la Motown, qu'il a inaugurée sur le single « Paperback Writer » en 1965

Mais tout ne fut pas par essence un échec. Motivé par cette rivalité, Brian se surpasse une dernière fois pour assembler « une symphonie au format single », dernier grand succès des Beach Boys aux États-Unis avant « Kokomo » en 1988, j'ai nommé « Good Vibrations », véritable emblème du groupe au même titre que ses hits surfs. Subdivisée en plusieurs mini-mouvements et regorgeant d'inventivité, c'est l'accomplissement quasi ultime de Brian Wilson sur des paroles étonnamment inspirées signées Mike Love. Mais les signes avant-coureurs sont nombreux. Wilson convoque le Wrecking Crew mais ne se présente pas aux séances, arrive très en retard affublé d'un casque de pompier, reste amorphe, devient d'un coup volubile. La dépression semble avoir définitivement gagné l'esprit de Brian. Malgré le succès de « Good Vibrations », il abandonne tout à coup le projet *Smile*, ne revenant qu'épisodiquement au travail ensuite.

C'est dire si l'attente était grande, Capitol avait déjà commencé à imprimer les pochettes de la nouvelle folie des Beach Boys : elles durent tout envoyer au pilon à l'annonce du retrait de Wilson. Néanmoins, il fallut malgré tout remplir les obligations contractuelles, sortir un nouvel album, un embryon de ce qu'aurait dû être *Smile*. Ce fœtus portera le doux nom de *Smiley Smile*¹³, étrange objet sur lequel nous allons nous arrêter.

Après les folies en quasi solo de Brian Wilson, *Smiley Smile* marque le retour des Beach Boys au complet, dont Mike Love qui reprend les rênes complètes du groupe. Dans l'incapacité de produire du nouveau matériel dans le temps imparti, la décision est prise de réutiliser des bouts du cadavre de *Smile*, notamment « Good Vibrations » ou encore l'introduction « Heroes And Villains ». Le contraste est grand entre ces pistes et le reste du disque, inaugurant la nouvelle passion des Beach Boys pour un style qu'ils inaugurent : le laid-back, que nous pourrions traduire comme musique relâchée, cool. L'aspect bricolage des séances de *Smiley Smile* rend bien hommage à cette nouvelle formule, donnant à l'album un aspect incomplet, non terminé. Enregistré chez Brian Wilson, ayant vidé sa piscine pour la transformer en cabine de prise de voix, *Smiley Smile* voit les Beach Boys expérimenter, utilisant des légumes comme percussion sur « Vegetables »¹⁴ ou des harmonies fantomatiques sur « Wind Chimes ». Ce disque mal aimé, en demi-teinte, n'arrive à convaincre ni le public ni Capitol. C'est le début de temps difficiles pour les Beach Boys, et clairement la fin d'un âge d'or pour eux.

Si le projet n'est pas sorti assemblé comme Brian l'aurait voulu, on a pu tout de même en goûter de larges extraits sur les albums qui ont suivi. On a pu retrouver « Cabinessence » sur l'album *20/20*¹⁵ ou encore le transcendant « Surf's Up » sur l'album du même nom¹⁶. L'entièreté des sessions, retrouvées et remastérisées par Brian Wilson, est sortie en 2011¹⁷.

Et après ?

Brian Wilson hors ligne, plus de rival pour les Beatles. Ils ne semblent pas tellement en avoir besoin puisque les égos surchauffent fortement à Londres. Les rivalités se jouent à présent au sein même du groupe, avec comme adversaires principaux Lennon et McCartney. Sorti de sa léthargie acidique et revivifié par sa nouvelle union avec Yoko Ono, le premier entend que le pouvoir lui soit remis à nouveau, sans faire d'histoire. Naturellement, McCartney ne le voit pas

¹³ The Beach Boys, *Smiley Smile*, Capitol Records, 1967

¹⁴ Une légende exacte avance que c'est Paul McCartney qui croque dans les branches de céleri, créant ainsi les percussions du titre.

¹⁵ The Beach Boys, *20/20*, Capitol Records, 1969

¹⁶ The Beach Boys, *Surf's Up*, Reprise, 1971

¹⁷ The Beach Boys, *The Smile Sessions*, Capitol Records, 2011

de cet œil : c'est le début des luttes intestines, également marquées par le désir d'affranchissement de George Harrison. Marqué par l'échec du *Magical Mystery Tour*¹⁸, concept musical psychédélique et télévisuel porté par Paul, le groupe revient aux fondamentaux avec l'album blanc¹⁹, sorti en 1968. Plus comparable à quatre albums solos réunis sous le même emballage qu'à une œuvre homogène, il reste néanmoins le seul double album de la carrière des Beatles. Une référence aux Beach Boys est faite sur une des pistes de ce disque, intitulée « Wild Honey Pie », en référence au dernier album des Beach Boys en date, *Wild Honey*²⁰.

En parallèle, la fondation et la gestion catastrophique de leur société Apple n'ont fait qu'enfoncer le groupe dans un nouveau marasme, financier cette fois. L'arrivée de l'escroc Allen Klein comme manager, contre la volonté de McCartney, écartera encore plus les anciens amis.

L'échec des sessions *Get Back* voit avorter un possible retour sur scène des Beatles. Alors que la situation semble verrouillée de tous côtés, une trêve est convenue : un dernier album, en paix. Ce sera *Abbey Road*²¹, à la pochette iconique d'un groupe traversant un passage piéton, quittant le studio du même nom. C'est un dernier album quintessentiel pour les Beatles, porté par George Harrison, qui offre « Here Comes The Sun » et « Something », la « plus belle chanson d'amour jamais écrite » selon Frank Sinatra. La séparation des Beatles est vite consommée après cela, et les garçons voguèrent vers leurs carrières solo respectives, restant liés par des voies contractuelles jusqu'en 1975, date de la dissolution officielle d'Apple Records. Si les premiers temps de la séparation furent marqués par les procès et les coups bas, un apaisement progressif advint, laissant même le monde espérer une possible reformation. Il n'en sera rien, puisque John Lennon est abattu en bas de chez lui au soir du 8 décembre 1980, privant le monde d'un de ses meilleurs bardes.

Du côté des Beach Boys, Brian Wilson continua de progressivement dériver vers l'amorphisme suite à l'échec de *Smile*. Si *Wild Honey*, très soul, semblait montrer un fragile retour de forme, son désengagement progressif des affaires du groupe a encouragé ses collègues à prendre le lead, notamment Mike Love et Carl Wilson, qui se disputèrent longtemps le leadership sans jamais arriver à une victoire de l'un ou de l'autre. La fin des années 1960 les voit explorer encore plus loin la musique laid-back, notamment dans le méconnu *Friends*²² et le drôle *20/20* (où Brian n'apparaît même plus sur la pochette, remplacé par Bruce Johnston sur scène comme sur disque).

*Sunflower*²³ et *Surf's Up* sont ce qu'on pourrait qualifier de classiques tardifs, émaillés de créations wilsoniennes comme « Deirdre » ou « A Day In The Life Of A Tree ». Mais c'est sur « Til I Die » et sur « Surf's Up » qu'il éclipse tout. Malgré son talent, il continuera de lentement dériver dans un océan alcoolique et médicamenteux : c'est clair, Brian a perdu son surf ! Inutile de dire que tous ces albums, aussi intéressants soient-ils, ont tous été des échecs commerciaux retentissants, à tel point que les Beach Boys durent quitter Capitol pour Reprise, une filiale de Warner Bros Records. Ils ne réatteindront jamais leurs sommets commerciaux des années 1960.

¹⁸ The Beatles, *Magical Mystery Tour*, EMI Parlophone, 1967

¹⁹ The Beatles, *The Beatles*, Apple Records, 1968

²⁰ The Beach Boys, *Wild Honey*, Capitol Records, 1967

²¹ The Beatles, *Abbey Road*, Apple Records, 1969

²² The Beach Boys, *Friends*, Capitol Records, 1968

²³ The Beach Boys, *Sunflower*, Reprise, 1970

Le retour en grâce des Beach Boys fut assez inespéré en réalité. Il advint par la sortie de la compilation *Endless Summer*²⁴ par Capitol en 1975, propulsant la formation et ses tubes surf comme « groupe de la nostalgie », dans une Amérique ébranlée par son récent échec au Vietnam et par des déboires politiques comme le Watergate. Les Beach Boys et leurs chansons idiotes semblent alors constituer une parenthèse parfaite, un soleil couchant, la fin de l'American Dream, le « tout ira toujours bien, demain ! ». Ils volèrent la vedette à Elton John sur la scène de Wembley²⁵ en 1975, puis continuèrent à sortir des disques de qualité variable jusqu'en 2012.

Ébranlé par les décès de Dennis puis de Carl Wilson, le groupe en tant que tel n'est resté que ça depuis, nostalgique, avec le seul Mike Love comme membre original, continuant à critiquer les Beatles. Traité puis exploité par le Dr Eugene Landy²⁶, Brian Wilson s'en est finalement sorti, tente de vivre paisiblement sa vieillesse en sortant la musique qu'il entend sortir. Il a même pu finaliser *Smile* au début des années 2000, provoquant une tournée mondiale d'un grand succès.

En somme, remettre en perspective ces deux groupes est intéressant pour analyser une rivalité artistique autour d'un nouveau média : le disque vinyle. Il n'y a pas de gagnant ni de perdant, puisqu'en soi les deux formations se sont détruites dans la lutte : les Beatles se sont séparés et Brian Wilson et les Beach Boys sont en soi devenus deux entités séparées. C'était un temps où la concurrence se jouait dans le cœur et les tripes, les chiffres comptaient déjà, naturellement, mais dans le cœur des musiciens cela importait peu. C'était un si grand terrain à défricher, il y en avait bien assez pour tout le monde. Malgré tous leurs points communs, il faut aussi rappeler qu'un océan sépare les Beach Boys et les Beatles : tant de variables sont à prendre en compte lorsque l'on tente de comparer leurs musiques. Il s'agit dès lors de se concentrer sur les points communs et les similitudes de démarches, ce que nous avons pu faire durant ces pages.

De plus, le conflit Beach Boys/Beatles est révélateur de la première mondialisation culturelle à grande échelle. Bien des groupes anglais (Rolling Stones en tête) prendront le pas sur des formations américaines, qui auront étrangement plus de mal à s'exporter. Les Beatles inaugurèrent cette tradition d'aller « conquérir l'Amérique » et son marché, étape incontournable pour tout groupe qui se respecte. Il fallut attendre des artistes de la trempe de Michael Jackson pour qu'une importation dans l'autre sens se fasse avec succès. Explorer les raisons du succès de ces exportations anglo-saxonnes mériterait un article entier.

Le meilleur pour la fin : Paul McCartney et Brian Wilson sont devenus très amis au fil des années, le premier déclarant sans fléchir que « God Only Knows » est sa chanson préférée. Pas mal, non ?

²⁴ The Beach Boys, *Endless Summer*, Capitol Records, 1975

²⁵ Le pauvre Elton avait fait le choix incongru de jouer seulement son dernier album devant un stade entier.

²⁶ Le Dr Landy fut à la base mandaté par les Beach Boys pour remettre Brian sur les rails. Celui-ci, devenu obèse et addict à la drogue et à l'alcool, fut remis en forme de manière drastique, mais Landy ne s'arrêta pas là. Il devint omniprésent dans la vie de Brian, l'exploitant et le forçant à produire de la musique, jusqu'à se faire nommer héritier dans son testament. Il fallut toute la détermination de Carl Wilson pour que son frère puisse reprendre le contrôle de sa vie. Il restera profondément marqué par les années Landy.

Bibliographie indicative

Emerick, G. (2006). *En studio avec les Beatles* (J. Capelle, Trad.). Éditions de La Martinière.
The Beatles. (2000). *The Beatles anthology*. Chronicle Books.
Wilson, B. (2016). *I am Brian Wilson: A memoir*. Da Capo Press.

Films et documentaires

Goddard, B. (Réalisateur). (2014). *Love & Mercy* [Film]. River Road Entertainment.
Marshall, F., & Zimny, T. (Réalisateurs). (2024). *The Beach Boys* [Documentaire]. Disney+.
Tedeschi, D. (Réalisateur). (2024). *Beatles '64* [Documentaire]. Disney+.

Podcasts

Assayas, M. (Animateur). (2016, 18 novembre). *Brian Wilson avec les Beach Boys : éternité d'une soul blanche* [Podcast audio]. Very Good Trip. France Inter.
<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/very-good-trip/brian-wilson-avec-les-beach-boys-eternite-d-une-soul-blanche-7519729>
Assayas, M. (Animateur). (2016, 18 novembre). *Eloge de Brian Wilson* [Podcast audio]. Very Good Trip, France Inter. <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/very-good-trip/elog-de-brian-wilson-2382130>
Assayas, M. (Animateur). (2016, 18 novembre). *Smile : le chef-d'œuvre de Brian Wilson* [Podcast audio]. Very Good Trip. France Inter.
<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/very-good-trip/smile-le-chef-d-oeuvre-de-brian-wilson-7405920>

Mots clés

Beatles, Beach Boys, trajectoire comparée, années 1960, Pet Sounds, Brian Wilson, Paul McCartney, Smile, Revolver, Sgt. Pepper.

Key Words

Beatles, Beach Boys, comparative path, 1960's , Pet Sounds, Brian Wilson, Paul McCartney, Smile, Revolver, Sgt. Pepper.